

## Présence

Michèle Péloquin

*When I opened the curtains I noticed a sparrow on the balcony railing, immobile, beak raised, and I thought, he's unsafe way up here, he could fall. Forgetting that he can fly. Once the children have left for school and I am getting out of the shower, I notice that he's still there. I am trembling at the thought of having to present myself for a job interview this morning. Small cramps in the pit of my stomach. I recall the words my parents used to pronounce on similar occasions. The years have not helped me to overcome the terror of being judged. I desperately search for some comforting thought. My daughter's joyful shouts when I used to push her on the swing: Push, mum! With both hands! Right to the sky! One last check of the apartment. The sparrow hasn't budged. Is he hurt? Is he dead? Outside, opening the car door, I can't resist another look. The bird shakes a wing and returns to stillness. He'll be there when I get home, tomorrow too. That's certain. Or else he'll have flown away.*

Il y a un oiseau sur mon balcon. Un moineau de ville, tout ce qu'il y a de plus ordinaire, brun avec des plumes blanches et noires. Je l'ai aperçu en tirant les rideaux. Il se tenait là, agrippé à la rampe, immobile, le bec levé droit devant lui, et j'ai pensé bêtement qu'il était très dangereux de se trouver ainsi au-dessus du vide: il pourrait tomber, se fracasser sur l'asphalte de la rue. J'avais oublié qu'il pouvait voler.

J'ai souri de mon étourderie, puis je suis allée réveiller les enfants. Chacun leur tour, ils sont venus voir l'oiseau, intrigués qu'il demeure imperturbable malgré leurs chuchotements derrière la fenêtre. La lettre de leur père, parti en colloque à l'étranger, a semblé avoir moins d'attrait que le pauvre moineau hirsute.

L'oiseau est toujours là, dans la même position. On dirait qu'il fixe quelque chose au loin. Un peu plus et je lui prêterais une mélancolie secrète, quelque vague à l'âme d'origine inconnue. Je reste à l'observer un bon moment: l'air est parfumé, c'est enfin le mois de mai.

Les enfants partent pour l'école, nerveux à cause des examens. Moi,

c'est pour une entrevue de sélection que je dois me préparer. Au creux de l'estomac, de petites crampes.

En sortant de la douche, je retourne vers la porte du balcon. L'oiseau veille toujours. Cela fait près d'une heure. Étrange... J'imagine que cela est de bon augure. Je me verse un deuxième café et je remarque que ma main tremble, imperceptiblement. *J'ai quarante ans...* et je tremble encore à l'idée d'avoir à me présenter, à me faire valoir, à répondre à des questions. Me reviennent soudainement à l'esprit les paroles de mes parents prononcées en de pareilles circonstances lorsque j'étais plus jeune: celles de mon père — *Surtout sois toi-même et tout ira bien* — et celles de ma mère — *Il ne faut jamais viser trop haut*. Je tremble encore, moi qui croyais avoir traversé, en même temps que l'âge, la terreur que nous inspire le jugement des autres.

Je me maquille et je cherche désespérément une pensée réconfortante, un apaisement. Je repense à ma fille lorsque, petite, je l'amenaï au parc se balancer. Elle disait toujours vouloir toucher de ses pieds la cime des arbres, la queue des avions, crever de ses orteils les nuages. Après plusieurs minutes, je me lassais, ne la poussant plus que d'une main pour reposer l'autre. Alors, infatigable et enjouée, elle criait pour me ramener à l'ordre: *Pousse maman! Avec les deux mains! Jusqu'au ciel!* Combien de fois me suis-je répété ces mots avant un examen. Ou au milieu de la nuit, alors que je fignois la conclusion d'une quelconque analyse. Mais ce matin, même cette pensée ne parvient pas à me donner du courage. Déjà mes jambes ramolissent et mon front se creuse.

Je tire de ma garde-robe mon tailleur marine, on prétend que cette couleur inspire la confiance. Je dois me convaincre, tout ira bien, je suis parfaitement qualifiée. Je fais les cent pas dans le salon. Récapitule tout ce que j'ai prévu dire en essayant de reprendre le contrôle de ma lèvre inférieure qui s'agite. Hugo a de nouveau abandonné sa culotte de pyjama sur le dossier du divan. Au moment précis où je la saisis, je suis prise d'une angoisse: si je décevais mon fils, ma fille! Si je n'obtenais pas le poste! Je voudrais tant qu'ils soient fiers de leur mère. Sans doute le sont-ils déjà. Ou n'en ont pas besoin. Je ne me souviens plus comment c'était pour moi. Ne me rappelle que mon désir de voir mes parents fiers de moi.

André, dans sa lettre, me réaffirmait sa confiance. Curieusement, je me rends compte que de ne pas le décevoir m'importe moins que d'être admirée par les enfants... Je tremble toujours. Une nervosité à provoquer une crise d'urticaire, une ovulation spontanée ou quelqu'autre pertur

bation du cycle du corps.

Ultime vérification devant le miroir. Profonde inspiration et lente expiration. À quinze ans, j'ai surmonté la mort de mon frère; à vingt ans, je suis partie, seule, sac au dos, de l'autre côté de l'Atlantique; à trente ans, j'ai accouché d'un premier enfant, à trente-trois, d'un second; à trente-cinq, mon père est décédé et je suis retournée aux études. J'ai tout traversé. Seule. L'enfance, l'espoir, l'insoutenable douleur de l'enfantement. J'y arriverai.

J'effectue un dernier tour de l'appartement avant de partir: les portes à verrouiller, les fenêtres à fermer. Le moineau n'a toujours pas bougé. Dort-il, ainsi en équilibre? Est-il blessé? Mort debout? Le bruit des persiennes glissant sur leurs fils me ramène à la réalité. Je ne dois surtout pas oublier mon porte-documents.

Je sors de chez moi, un peu plus légère, malgré des noeuds persistants dans la gorge. Au moment d'ouvrir la portière de ma voiture, je ne peux m'empêcher de regarder vers le balcon: l'oiseau secoue une aile, la tête, puis redevient immobile.

Il sera là à mon retour, et demain aussi. C'est certain. Ou bien il se sera envolé.